

SCÈNE III.

FÉLIX, ALBIN, BARCINE, POLYNIGE.

FÉLIX. Albin, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, seigneur, et Nérarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas ! avec un œil d'envie,
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ;
Et son cœur s'affermir, au lieu de s'ébranler.

BARCINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Barcine, un trop indigne ami.

BARCINE.

Il l'est de votre aveu : mon attaché est sans crime,
Puisqu'il eut tout d'abord votre honorable estime.
Ah ! si vous avez sur moi tout pu jusqu'à ce jour,
Ne pourrai-je donc pas quelque chose à mon tour.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effet de vos justes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'en sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort, quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un père qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre ami de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

BARCINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX. Laissez-nous seuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.